

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique, publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les Etats-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour tout ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

ARTHUR LÉVESQUE
Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 5 décembre 1896

L'OISEAU-MOUCHE se recommande à la pitié de ses abonnés ! Sa caisse est vide, et l'on sait si... la nature a horreur du vide. Que chacun lui envoie donc le prix de son abonnement, à tout hasard ; si cela ne sert pas pour l'année courante, cela comptera du moins pour celle qui approche (mais, entre nous, il y a grande chance que ce soit pour l'année courante, voire même pour la précédente...) Et par la quittance que l'on recevra, on verra où l'on en est avec notre Administration. Oh ! la jouissance, l'ivresse ineffable qu'il y a à savoir où l'on en est avec une administration ! Que l'on fasse donc l'essai de ce bonheur !

UNE FOIS POUR TOUTES

Nous aurons à parler souvent de ce que l'histoire, véridique et impartiale, nommera probablement la "Capitulation de Winnipeg." Tout indique, en effet, que les conséquences de cet acte regrettable vont amener une crise sérieuse dans notre pays ; et d'ailleurs nous avons jusqu'ici porté trop d'intérêt au sort de nos frères du Manitoba, pour ne plus nous en occuper maintenant que l'injustice dont ils souffrent a reçu malheureusement la sanction officielle.

Nous croyons nécessaire de déclarer, une fois pour toutes, que nous traiterons de cette question en dehors de toute visée politique. Il en sera de l'avenir comme dans le passé : la politique est strictement exclue des colonnes de notre petite feuille.—Nous resterons invariablement sur le terrain religieux et national, en parlant de cette question scolaire ; s'il y a un terrain où tous les Canadiens-français devraient s'unir pour la défense de leurs droits, c'est assurément celui-ci.

UN EVEQUE

Ceux des nôtres, encore plus à plaindre qu'à flétrir, dont c'est l'intérêt—politique et autre—d'applaudir au déni de justice que les dépositaires de l'autorité civile viennent de commettre au Manitoba, sont tout surpris de rencontrer un obstacle qu'ils ne pourront renverser.

Un évêque leur barre le chemin ; et leur fureur ne connaît plus de bornes !

On dirait qu'ils ignorent ce que c'est qu'un évêque ! Si vraiment

ils ne le savaient pas encore, ils vont l'apprendre.

Il n'y avait pourtant qu'à lire nos chères et glorieuses annales. Ils y auraient vu que nos évêques et leur clergé ont fait la nation canadienne-française ce qu'elle est : ils y auraient vu que, quoi qu'en disent tous les "David" du monde, ils ont été les inébranlables soutiens de notre foi et de notre nationalité.— Eh bien, l'histoire va se répéter.

Ces politiciens et ces journalistes sans principes religieux et sans patriotisme, s'imaginent-ils qu'il y a au Canada un évêque ou un curé qui permettrait aux petits enfants, de son diocèse ou de sa paroisse, d'aller à l'école neutre ou protestante, tous les jours jusqu'à 3½ heures de l'après-midi ?

L'attitude prise par Mgr l'archevêque de Saint-Boniface est celle que vent l'Eglise ; et Sa Grandeur ne s'en départira pas, quels que soient les injures, les tristesses et les déboires qui l'assailleront.

Ah ! Qui dira ce que cet évêque a souffert déjà !

Encore, si ses douleurs lui venaient toutes des ennemis de notre foi et de notre race !

Un jour, le printemps dernier, il supplia les représentants du pays d'accepter, tel qu'il était, le projet de loi qui rendait à son peuple les droits qu'on lui avait volés. Y a-t-il eu beaucoup de députés catholiques et canadiens-français qui eurent le courage de briser de pauvres liens de parti, pour prêter l'oreille aux prières du Père qui implorait pour ses enfants ?

Le 23 juin, et depuis, ne sont-ce pas les compatriotes de l'évêque qui ont anéanti les dernières espérances qu'il entretenait encore ?

Et maintenant, ce sont bien encore des compatriotes qui ne lui épargnent ni les reproches, ni les injures, ni les moqueries, parce qu'il se met à la tête de son peuple pour s'opposer aux entreprises des sectaires vainqueurs et triomphants. On va jusqu'à tourner en ridicule les douloureux sacrifices qu'il s'impose pour sauver les âmes qui lui sont confiées.

Est-il bien vrai que tout cela se passe dans la Province de Québec ? Que nous annoncent donc des symptômes d'une telle gravité ?

Assurément, nous ne comptons pas dans la presse canadienne. Nous osons pourtant prier Sa Grandeur Mgr de Saint-Boniface de nous permettre de lui offrir nos félicitations les plus sincères, pour

le grand exemple de vaillance épiscopale qu'Elle donne au pays. Daigne aussi Sa Grandeur agréer l'hommage de notre admiration et de nos sympathies !

Et pourquoi ne dirions-nous pas tout ce que nous avons au cœur ?

—Allons-nous assister, indifférents, au spectacle d'un pauvre évêque, d'un peuple sans ressources, s'imposant néanmoins les plus durs sacrifices pour que les petits Canadiens de là-bas restent français et catholiques ?

En coûterait-il beaucoup, aux deux millions de Canadiens-français que nous sommes, au Canada et dans les Etats-Unis, de fournir à nos compatriotes de Manitoba le peu d'argent qu'il leur faudrait pour assurer le maintien de leurs écoles catholiques, en attendant qu'ils se voient restituer tous leurs droits ! Oni, en attendant ! Car, "une question n'est pas réglée, tant qu'elle ne l'est pas suivant la justice."

ORNIS.

Une colonie chicoutimienne

C'est à Montréal qu'elle s'est établie. Elle se compose de jeunes gens, au nombre d'une douzaine, tous sortis depuis peu du même séminaire, ignorés encore du grand monde, mais contents de leur sort modeste, confiants dans l'avenir qui sourit à toute jeunesse, poursuivant sans faiblir, chacun de son côté, tous les succès légitimes. Tous ont au cœur le culte du souvenir. Ils aiment à revivre les jours d'autrefois, les fêtes de l'*Alma Mater* où l'on goûtait tant de joie seraine. Et c'est pourquoi ils se réunissent à certaines heures pour causer doucement de mille et une choses, de tout et de rien ; pour s'entretenir de leurs craintes et de leurs espérances, de leurs tristesses et de leurs joies, de leurs déceptions passées comme des promesses que leur fait l'avenir ; pour s'encourager mutuellement, se prêter un air de réciprocité, se soutenir dans la grande lutte pour la vie où chacun est engagé ; pour sentir, enfin, les liens qui les ont unis dès le collège se resserrer toujours davantage.

Ces réunions tout intimes produisent souvent les meilleurs fruits. L'effet s'en fait sentir sur l'état d'esprit d'un chacun. On y puise la fidélité aux enseignements du collège, l'énergie de bien vivre, un amour plus intense du pays de là-bas, entrevu parfois dans une évocation lointaine de paysage sagement encadré de grands rocs sauvages s'échelonnant jusqu'aux nues.

C'est toujours pour la petite colonie un bien vif plaisir que de rencontrer un ami des anciens jours, quelqu'un qui peut lui parler de Chicoutimi, du Séminaire, des confrères qui sont encore à terminer leurs études ou sont demeurés là pour embrasser un état plus parfait.

L'autre soir donc—le soir du samedi 21 courant—tous les anciens élèves du Séminaire de Chicoutimi qui se trouvent présentement à Montréal s'étaient donné rendez-vous chez